



Guillaume Klossa, *Une jeunesse européenne*, Paris, Grasset, 2014, ISBN 9782246810520, 12,00 €.

Un livre qu'on aimerait aimer. Qui se présente comme l'histoire de la génération des quadragénaires qui ont vécu la fin de la guerre froide au début de leurs études et ont voulu s'engager efficacement au service de la cause européenne. Mais « on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments » (André Gide). Surtout quand le créateur d'*Europa Nova* (2002) écrit trop vite et manifeste un manque de recul critique, envers soi, ses amis, son milieu de toute évidence privilégié et que le soupçon de « surestimation de soi » s'impose. Sept brefs chapitres et un manifeste « Pour l'Europe politique, enfin ! »

Le lecteur un peu informé de l'histoire des dernières décennies n'y apprendra rien qu'il ne sache, si ce n'est que l'auteur suivait en juillet 1989 des cours d'anglais à New York où son père avait créé « la première agence de photos en ligne », qu'il était à Thessalonique en novembre de la même année dans le cadre du parlement européen des jeunes, créé par Bettina Carr-Allinson, une « immense et belle femme blonde de 47 ans » (p. 64) – plusieurs personnages « immenses » dans le livre –, qu'il a fait son premier stage à la Société Générale (division options), qu'étudiant à la *London School of Economics* il a rencontré dans la capitale britannique Olivier Ferrand (« HEC, Sciences Po, l'ENA ») qui faisait un stage à l'Ambassade de France, que Grace Jones a été la compagne de Jean-Paul Goude, le créateur du défilé du bicentenaire de la Révolution, que dans la tradition européenne « le voyage était depuis Ulysse jusqu'à Stefan Zweig » le « moment de l'émancipation », que Tishani Doshi est une « magnifique poétesse anglo-indienne », que « la Macédoine a vu naître Alexandre le Grand », que la génération de l'auteur (pas les autres ?) vivait – je cite – « en live l'effondrement d'un monde » en 1989, que Thomas Hobbes a écrit (on n'en saura pas plus) que « l'Homme est un loup pour l'Homme », que *Gomorra* de Roberto Saviano est un « ouvrage poignant », que *Le Monde* est un « fameux quotidien français du soir », que Saddam Hussein a été « exécuté manu militari » (*sic*), etc., etc. Le lecteur sera peut-être surpris de lire que l'euro est la monnaie de l'Union européenne (la zone euro n'est pas l'UE), que le Saint Empire Romain germanique a été suivi par l'Empire des Habsbourg (les Habsbourg étaient généralement élus empereurs du Saint Empire depuis la fin du XV^e siècle), que Michel Seurat, l'otage mort en captivité au Liban, était un journaliste (il était sociologue, chercheur au CNRS), que Primo Levi était un « géant » des années 1960 et 1970 (un très grand écrivain, certes, mais dont on parlait peu à l'époque), que le nuage de Tchernobyl s'est arrêté aux frontières de l'Europe (oh non ! de la France..), que *The Wall* est un opéra punk. La lecture est heurtée par des négligences de style et de grammaire. Une phrase comme « c'est à ce moment que ma génération décida de s'engager » est non seulement prétentieuse, mais évoque aussi une formule autobiographique tristement célèbre. Une affirmation du genre « nous débriéfastes l'analyse du gouvernement de la crise des subprimes » peut sembler surprenante et peu heureuse. Le manifeste « Pour l'Europe politique, enfin ! », par lequel se ferme l'ouvrage (enfin !), est à l'avenant : « Nous croyons que les Européens ont tous les ingrédients pour écrire une nouvelle page positive de l'histoire européenne. » Les catachrèses peuvent amuser, par exemple dans le même manifeste : « Si, nous, Européens, nous ne nous serrons pas les coudes, aucune main tendue ne surgira devant nous. » Le sociologue allemand Ulrich Beck et, avec lui, des (dizaines de) millions de citoyens européens regrettent que l'Europe ne soit pour le moment qu'un projet porté par des élites qui en tirent sans doute un certain

profit. Un tel livre ne peut que renforcer et justifier ce constat. Ce n'est pas un tel livre ni les élites dont il restitue la parole qui pourront donner au projet européen un souffle nouveau. Le projet européen mérite mieux. Catachrèse pour catachrèse : si l'Europe était au bord du précipice, avec de tels soutiens elle risquerait de faire un grand pas en avant... François Genton.